

Connaissance et généalogie chez Nietzsche

par Clément Bertot

La Généalogie de la morale est rarement lue à la lumière de la question de la connaissance. Les études suivies de l'œuvre, publiées majoritairement en langue anglaise ces dix dernières années, insistent sur la charge polémique du texte contre la « morale européenne », sur la virulence de la critique des « racines judéo-chrétiennes » de la culture occidentale, et soulignent la présence de développements relativement techniques au sujet de questions politiques et juridiques à propos desquelles Nietzsche se montre en général moins disert ou plus désinvolte. Ce livre, sous-titré « écrit de combat », viendrait finalement entériner, et renforcer le privilège de la problématique pratique, et donner le coup de grâce au problème de la connaissance par une ultime offensive contre le concept de vérité, déjà agonisant depuis les assauts décisifs de Par-delà bien et mal.

La bibliographie secondaire ne manque certes pas d'analyses de la connaissance comme perspectivisme, à propos duquel le texte de 1887 semble présenter des avancées décisives, mais elle est relativement silencieuse au sujet de la surprenante cohérence du traitement que Nietzsche réserve aux notions qu'on inventorie de coutume au moyen de la catégorie de la « théorie de la connaissance ». Il est ainsi question – dans un livre pourtant consacré à la morale – de la critique, du doute, de la comparaison, de l'analyse, de l'objectivité, de la neutralité, de l'ephexis, de la recherche, de l'enquête, de l'opposition du sujet et de l'objet, de la contemplation, ou encore de l'histoire, et la liste n'est pas exhaustive. En amont de cette pluralité déconcertante, c'est d'abord le concept de « généalogie » lui-même qui renvoie d'emblée à la mise en place d'une modalité inédite de la connaissance.

Les études consacrées à La Généalogie de la morale analysent assez peu cette cohérence. Curieusement, la question du perspectivisme, qui retient de façon privilégiée l'attention de nombreux commentateurs, est le plus souvent analysée indépendamment du problème de la morale, notamment dans certaines études américaines, comme si Nietzsche suspendait provisoirement l'objet principal de sa réflexion, pour s'accorder une courte détente de philosophe sur un sujet plus abstrait mais moins urgent, celui de l'existence ou de l'inexistence de la chose en soi.

Sommes-nous contraints d'admettre qu'un certain parti pris interprétatif ferait assez largement consensus, selon lequel la question de la connaissance et celle des valeurs n'entretiendraient finalement pas un lien essentiel dans le texte ? La disqualification assumée de la notion de vérité, qui semble fournir un puissant motif d'unification du corpus, en amont du travail spécifique du texte de 1887 sur les valeurs, pourrait suffire à expliquer le caractère majoritaire de ces lectures.

De toute évidence, les différentes possibilités d'organisation de la culture analysées par Nietzsche reposent sur des valeurs et non sur des vérités, et le critère de l'influence bénéfique ou nuisible de ces préférences sur le développement de la vie humaine prend le pas sur celui de leur vérité ou de leur fausseté. Mais une compréhension hâtive de cet aspect de la pensée nietzschéenne pourrait laisser entendre, de façon dommageable, que la critique des valeurs mise en place dans La Généalogie de la morale – à savoir la remise en question de la valeur des valeurs – serait susceptible d'être comprise à la manière d'un projet exclusivement pratique de « remplacement » des valeurs, visant à mettre en lieu et place des préférences axiologiques en vigueur, des préférences alternatives, non pas plus vraies, mais plus saines, non pas moins fausses, mais moins inhibitrices pour le développement de la vie.